

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 MARS 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Aimons la reconnaissance, par le Révd J. U. Brulé. — Poesie : La raquetteuse, par Fœdor. — A l'emporte-pièce, par Over There. — Explication des gravures. — Mao Kergarec ou le pacte avec le diable (conte breton avec illustrations) par F. M. Luzel. — Biographie de M. l'abbé Désilets (suite), par le Révd J. E. Panneton. — Pauvre Conrad ! par Mathias Fillion. — Dix-huit ans, par Paul Durand. — Primes du mois de février : Liste des numéros gagnants. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations de la famille. — Les échecs. — Feuilletons : Sans Mère (suite). — Guet-Apens (suite).

GRAVURES : Amusement d'hiver à Montréal : Le "Bouncing". — L'exposition de 1889 à Paris : Façade principale du palais des Industries diverses. — Gravures du Conte Breton et du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	•	•	•	•	\$50
2 ^{me} "	•	•	•	•	25
3 ^{me} "	•	•	•	•	15
4 ^{me} "	•	•	•	•	10
5 ^{me} "	•	•	•	•	5
6 ^{me} "	•	•	•	•	4
7 ^{me} "	•	•	•	•	3
8 ^{me} "	•	•	•	•	2
88 Primes, à \$1	•	•	•	•	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



L'association de la presse de la province de Québec a festoyé dernièrement à Montréal.

Parmi les membres de cette société qui assistaient au banquet, il y avait : des administrateurs, des teneurs de livres, des caissiers, des employés, des agents d'annonce, des marchands de papier imprimé, des négociants en politique, etc., etc.— chose curieuse—quelques journalistes.

On a bu et mangé comme dans tous les banquets du monde et, si j'en crois les vibrations atmosphériques qui sont parvenues jusqu'à mes oreilles, on y a dépensé—à l'envers des banquets ordinaires—plus d'esprit que de champagne, quoique le Cliquot, le Pommery, carte d'or, carte blanche, grand vin sec, aient rempli les coupes plus d'une fois, le tout accompagné de très bonne musique.

Je dis : très bonne musique, car l'excellent clarinetiste était là, et si mon bon ami Provencher était encore de ce monde, il se serait certainement réconcilié avec les musiciens, qu'il appelait si cruellement et si spirituellement des marchands de sons.

* * J'ai lu les compte-rendus des discours, mais j'ai vivement regretté de ne pas les trouver reproduits *in-extenso* ; cependant, en réfléchissant un peu, j'ai compris que mes confrères ont fait preuve de modestie, en ne voulant pas trop faire sentir leur supériorité au reste des humains.

Et puis, les journalistes savent trop ce que valent les discours, eux qui en ont entendu de tant de sortes, et qui en fabriquent chaque jour au bureau pour les uns et les autres.

Ils savent bien ce qu'il y a au fond de toutes ces belles phrases dans lesquelles on célèbre les qualités de tel et tel orateur, qui ne parle longtemps que parcequ'il ne sait comment finir, et qui, semblable au tonneau vide, ne résonne tant que parce qu'il est creux.

Je vois cependant que mon ami Têtu, après avoir dit d'excellentes choses, a terminé son discours en constatant que, "dans aucun pays du monde, la

presse ne jouissait d'une plus grande liberté que dans la Grande-Bretagne et ses colonies."

D'une plus grande liberté, évidemment, mais je ne sache pas que la presse soit moins libre aux Etats-Unis, ni en France, et je ne vois pas pourquoi mon ancien copain semble avoir tenu à complimenter spécialement John Bull qui n'a aucune supériorité, sous ce rapport, sur Jacques Bonhomme et l'oncle Sam.

A-t-il oublié aussi nos longues conversations, alors que nous déplorions notre sort et que nous constatons que si la presse est libre, les journalistes le sont bien peu, obligés qu'ils sont de se plier à des exigences toutes spéciales.

Il faut avoir un soin tout particulier de l'annonceur sérieux, le complimenter à outrance, l'encenser à tout bout de colonne, lui passer la main dans le dos, quand il mériterait qu'on la lui mette sur le nez ; on doit se bien garder de parler de tel échec, parce que c'est un ami politique, et quoique la politique n'ait rien à faire dans la chose municipale ; ordre est donné de ne pas souffler mot de telle excellente représentation, par ce que l'on n'a pas eu de billets, et de dire que X...., qui est un mauvais râcleur de violon, est un virtuose hors ligne, parce qu'il a envoyé six fauteuils d'orchestre que l'on n'aurait jamais vendus ; Jean Philippe a levé le pied en volant ses créanciers ; n'en parlons pas, il est le cousin du neveu de Fouillepot qui.... enfin, c'est l'ordre, etc., etc.

Que si le malheureux journaliste dit du bien d'une bonne chose et du mal d'une mauvaise, sans s'inquiéter des tenants et des aboutissants de cette chose, mais simplement pour exprimer une idée juste, il s'expose à être mis à la porte, parce qu'il ne comprend pas l'esprit du journal.

Oh ! cet esprit du journal ! quel grand mot bête, et comme il se trouve souvent dans la bouche de ces pseudo-rédacteurs en chef, qui usent des fauteuils bourrés de foin qu'ils devraient manger.

Un jour, il y a de cela sept ou huit ans, en rapportant un vol dont avaient été victimes des religieux de Montréal, je m'étais permis de dire que—les circonstances le prouvaient bien— ces excellents prêtres s'occupant plus des choses spirituelles que des affaires de banques, avaient vu leur bonne foi et leur ignorance financière exploitées par un filou.

Je ne vois pas, ni vous non plus, qu'il y ait grand mal à s'exprimer ainsi : et je crois que tout honnête homme verra, au contraire, dans ces lignes, plutôt un hommage qu'une insulte, mais mon chef ne l'entendait pas ainsi : et, comme j'avais besoin des rares piastres que je recevais chaque semaine, je dus courber la tête et recevoir l'orage.

— Accuser des religieux d'ignorance en matière de finance, quelle stupidité ! eux qui...

Ah ! crétin ! je m'en souviens encore et je m'en souviendrai longtemps...

Quand on a été traité comme cela, à peu près trois cents fois par an, par un directeur idiot, on devient profondément grincheux et c'est alors que l'on arrive à la période du rêve par laquelle est passé tout journaliste qui a quelque chose dans le crâne.

— Si j'étais riche, bien riche, très riche, si je pouvais disposer de cent mille piastres par an, je fonderais un journal que je donnerais, que je ne vendrais pas, que j'offrirais à tout venant, et dans lequel je me paierais le plaisir de dire la vérité, toute la vérité, sans passion, mais sans crainte, sans parti-pris, et il me semble que ce que j'éprouverais de jouissance serait quelque chose d'énorme, d'inénarrable, une de ces voluptés comme il n'en existe pas.

Je crois vraiment que—les récompenses, dans l'autre monde, devant être proportionnelles aux misères supportées avec courage sur notre boulev— le paradis des bons journalistes doit consister dans ce fait qu'ils ont à leur disposition tout l'or qui leur a fait défaut ici-bas, toute la liberté de dire vrai dans leurs articles et le spectacle des déconvenues des directeurs et des agents d'annonces.

Certes il y a des directeurs qui ne sont pas mauvais diables et qui savent écrire, mais ils sont rares.

* * Je vois que l'on a décidé de déclarer la guerre aux moineaux dans le district de Montréal, et que la douzaine de ces voleurs, livrés vivants, se paie vingt-cinq cents.

C'est bien, mais ce n'est pas très bien.

Le moineau est un petit oiseau que j'aime beaucoup... cuit à point, avec une mince bande de lard sur le ventre, et il a cet immense avantage d'être toujours gras, même en hiver, car ce pillard trouve à manger partout, là où ses confrères d'autres races mourraient de faim. C'est le plus débrouillard des passereaux.

Cependant, il me semble que l'on arriverait à un meilleur résultat si l'on offrait vingt-cinq cents et même trente cents pour la douzaine de moineaux tués et plumés. On en ferait d'excellentes brochettes et des pâtés délicieux.

Les Américains disent qu'il n'y a qu'une sorte de bons sauvages, ce sont les sauvages.... morts ; il en est de même des moineaux, les bons sont ceux qui sont rôtis, avec la mince bande de lard, tous jours.

Mangez les moineaux, mettez-les à la mode, et vous verrez qu'ils disparaîtront bien vite.

* * Voulez-vous une curiosité ?

La voici : une fable de Napoléon Ier. Ce diable d'homme faisait de tout, sauf de la musique, ce qui prouve combien il était supérieur.

Le chien, le lapin et le chasseur

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin de peur inanimé.
"Rends-toi, qui cria-t-il d'une voix de tonnerre,
Qui fit trembler au loin les peuplades des bois.
Je suis César, connu par ses exploits,
Et dont le nom remplit toute la terre."
A ce grand nom, Jeannot Lapin,
Recommandant à Dieu son âme pénitente,
Demande d'une voix tremblante :
"Très vénérissime matin,
Si je me rends, quel sera mon destin ?
— Tu mourras. — Je mourrai ! dit la bête innocente,
— Et si je fuis ? — Ton trépas est certain.
— Quoi ! reprit l'animal qui se nourrit de thym,
Des deux côtés je dois perdre la vie !
Que votre illustre seigneurie
Veuille me pardonner, puisqu'il me faut mourir,
Si j'ose tenter de m'enfuir."
Il dit et fuit, en héros de garenne.
Caton l'aurait blâmé ; je dis qu'il n'eut pas tort,
Car le chasseur le voit à peine
Qu'il l'ajuste, le tire.... et le chien tombe mort !
Que dirait de ceci notre bon La Fontaine :
"Aide-toi, le ciel t'aidera."
J'approuve fort cette morale-là.

Napoléon composa cette fable lorsqu'il était élève à l'école de Brienne, et m'est avis qu'il aurait pu la méditer avec avantage avant de monter sur le *Belléophon*.

Le Lion

AIMONS LA RECONNAISSANCE

La reconnaissance est une vertu. Elle est aussi un plaisir, et l'un des plus doux. La Bruyère disait : "Il n'y a guère au monde, un plus bel excès que celui de la reconnaissance." Et d'ailleurs la reconnaissance n'est-elle pas un des premiers besoins d'une belle âme ! Mais, hélas ! qu'il est difficile aujourd'hui de rencontrer ce beau sentiment de la reconnaissance ! On sollicite le premier bienfait, on exige le second, et souvent le troisième est arrivé que la reconnaissance est encore en chemin.

J'ai encore présent à la mémoire une pensée qui m'a beaucoup frappé autrefois, la voici : "Obligé cent fois, refusez une, on ne se souviendra que du refus." N'est-ce pas que cette sentence est frappante de vérité ? Voici une personne qui a été pour lui son bras droit, qui l'a comblé de bienfaits de toutes sortes ; si par oubli ou autrement cette personne froisse cet ami privilégié, aussitôt celui-ci, de se plaindre, et de faire voir que son orgueil a été blessé. De suite les bienfaits sont oubliés ; on ne pense qu'au semblant d'injure. O égoïsme et ingratitude des hommes ! On dirait que l'homme écrit à l'encre le mal qu'on lui cause, et au crayon le bien qu'on lui fait.

Que d'hommes sont reconnaissants tant qu'ils attendent de nouveaux bienfaits ; mais cesse-t-on de les combler de nos largesses, aussitôt leur reconnaissance d'apparat s'en va disparaissant. Que ceci est triste à constater !